



ÉLOGE
DE M. DE HALLER.

ALBERT DE HALLER, **Membre du Conseil Souverain de Berne, Président de la Société économique de la même ville & de l'Académie de Gottingue, Associé-Étranger de l'Académie des Sciences de Paris, & de presque toutes les autres Sociétés savantes de l'Europe, naquit à Berne le 18 Octobre 1708, de Nicolas de Haller, Avocat & Chancelier du comté de Baden, d'une ancienne famille patricienne de la ville de Berne, & de Anne-Marie Engel, fille d'un des Membres du Conseil Souverain de cette République.**

Dès la plus tendre enfance, **M. de Haller** annonça non le génie qui ne peut se manifester à cet âge que par des signes équivoques, qu'on ne se rappelle jamais qu'après que le succès les a confirmés; mais cette activité d'esprit, cette facilité pour le travail sans laquelle l'activité ne peut subsister, cette mémoire prodigieuse, instrument nécessaire pour ceux qui veulent embrasser plusieurs Sciences & suivre de grands travaux, ce goût enfin pour former des Recueils auquel nous devons tant de bons Ouvrages.

Né d'une famille où la piété étoit héréditaire, **M. de Haller**, âgé seulement de quatre ans, faisoit à la prière commune de la maison, de petites exhortations aux Domestiques sur des Textes de l'Écriture: à neuf ans, il avoit composé pour son usage, une Grammaire Chaldaïque, un Dictionnaire Hébreu & Grec, enfin, un Dictionnaire Historique renfermant près de deux mille articles extraits des Dictionnaires de Moréri & de Bayle.

Ces talens prématurés n'étoient pas l'ouvrage de l'éducation;

au contraire, c'est malgré l'éducation qu'ils se développèrent. M. de Haller le père avoit donné à son fils pour Précepteur, un homme à la vérité assez savant dans les Langues, mais dont le principal mérite étoit la persécution que ses opinions théologiques lui avoient attirée : il traitoit avec rigueur son Élève, dont la constitution foible & l'ardeur pour l'étude n'eussent demandé que de la liberté & des ménagemens ; cette éducation sévère & pédantesque eût pu étouffer dans M. de Haller, le germe du génie ; la dureté du Précepteur eût dégoûté un autre enfant de l'étude ; elle n'inspira au jeune Haller que le desir de s'en venger par une satire en vers latins, qu'il fit à l'âge de dix ans contre ce Précepteur, & il ne put jamais le revoir dans la suite sans éprouver un sentiment de terreur involontaire : nous avons déjà rapporté un trait semblable dans l'Éloge de M. de la Condamine. Ces faits prouvent que les enfans sont susceptibles plus tôt qu'on ne le croit, de passions fortes & durables ; aussi, souvent le caractère est déjà formé, & par conséquent l'objet le plus important de l'éducation est rempli ou manqué avant qu'on ait à peine songé à la commencer.

M. de Haller n'avoit que treize ans lorsqu'il perdit son père qui le destinoit à l'état Ecclésiastique, & dont le bien étoit presque uniquement borné aux appointemens de ses places ; mais en perdant sa fortune & son père, M. de Haller acquit la liberté de choisir les objets de ses études, & la connoissance de la nécessité où il étoit de devoir tout à lui-même, & c'est peut-être en grande partie à ces malheurs de sa jeunesse que M. Haller doit ses talens & sa gloire.

L'année suivante il alla passer quelque temps à Bienne chez le père d'un de ses Condisciples, Médecin célèbre, & dont il espéroit recevoir des lumières sur l'étude de la Nature ; mais ce nouveau Maître ne lui enseigna que les systèmes de Descartes : aussi le jeune Élève préféra-t-il les fictions de la Poésie à celles de la Philosophie, comme souvent les bons esprits aiment mieux lire un Roman donné pour tel, qu'une Histoire mêlée de fables. Il fit donc beaucoup de Vers, & le
feu

feu ayant pris à la maison qu'il habitoit, il courut chercher ses Vers au milieu des flammes, les enleva & crut avoir tout sauvé.

Cependant la Philosophie l'emporta bientôt, & un an seulement après cet événement, son esprit avoit déjà acquis tant de maturité, qu'il eut le courage de condamner au feu ces mêmes Vers qu'il en avoit sauvés l'année d'auparavant au péril de sa vie.

Il y avoit parmi ces Poësies plusieurs satyres, genre pour lequel M. de Haller avoit déjà montré beaucoup de talent; ainsi ce sacrifice prouvoit non-seulement sa modestie, mais encore les progrès qu'il avoit faits dans la connoissance du cœur humain: il sentoit que l'homme vertueux doit rarement employer cette arme qui punit, mais qui ne corrige point, & dont il semble qu'il ne doit être permis de se servir que contre ceux qui par leur rang ou leur pouvoir sont à l'abri de tout autre supplice.

Le moment de se choisir un état étoit venu: M. de Haller vouloit étudier la Nature, & il embrassa la seule profession qui pût lui laisser la liberté de se livrer sans réserve à cette étude, celle de la Médecine.

Ce n'étoit pas sans doute l'état qui pouvoit le conduire le plus sûrement à la fortune & aux places, mais il ne l'en excluoit pas. Le Gouvernement de Berne en concentrant ses fonctions dans un certain nombre de familles, n'en a pas exclu les états utiles à la Société & qui exigent des lumières; peut-être même la carrière des Sciences étoit pour un homme né avec des talens supérieurs, un moyen de suppléer par la considération que donne la gloire, à ce qu'il lui auroit fallu employer d'intrigues s'il eût suivi la route ordinaire des honneurs.

Il alla étudier à Tubingen sous Camerarius & Duvernoi; à Leyde, sous Boërhaave & Albinus: il vit à Amsterdam le célèbre Ruïsch, alors âgé de quatre-vingt-dix ans; à Londres il se lia avec Sloane, Cheselden & Duglafs; enfin il suivit à Paris les Leçons de Winslow & de Jussieu.

Hist. 1777.

R

C'étoit à l'âge de seize ans qu'il avoit commencé ses Voyages, & la liberté entière dont il jouissoit à cet âge eût pu devenir dangereuse, mais une circonstance singulière le sauva: entraîné à Tubingen par ses Condisciples dans une partie de débauche, les excès dont il fut témoin lui inspirèrent un dégoût salutaire; dès ce moment il renonça au vin pour toujours, afin d'être bien sûr d'éviter les excès, & pour se garantir plus infailliblement de la corruption, il crut devoir porter jusqu'au rigorisme la sévérité de ses mœurs.

Il resta peu de temps à Paris: un cadavre qu'il disséquoit incommodoit un de ses voisins qui le dénonça; M. de Haller connoissoit la sévérité de nos Loix contre ceux qui enlèvent des cadavres, & par une erreur pardonnable à un Étranger, il crut que cette sévérité s'étendoit sur l'Anatomiste qui les dissèque: il se hâta donc de quitter un pays où la recherche de la vérité exposoit à de si grands dangers.

Il se rendit à Bâle où il étudia les Mathématiques sous Jean Bernoulli: ces Sciences ne seroient pas inutiles à un Anatomiste quand elles ne lui serviroient qu'à connoître combien les raisonnemens fondés sur la Mécanique, sont incertains lorsqu'on les applique à la Médecine; & c'étoit un préservatif dont pouvoit avoir besoin un Disciple de Boërhaave, élevé comme son Maître dans la Philosophie Cartésienne.

M. de Haller revint dans sa Patrie vers 1730; il étoit alors dans sa vingt-deuxième année: la pratique de la Médecine, d'immenses travaux d'Anatomie, des Voyages sur les montagnes de Suisse où il embrassoit l'Histoire Naturelle dans toute son étendue, ne suffisoient pas encore pour remplir son temps. Son goût pour la Poésie se réveilla, ou plutôt il redevint Poète une seconde fois, mais comme il convenoit de l'être à un Philosophe occupé depuis longtemps d'études profondes: des Tableaux de la Nature, non de cette Nature de convention que peignent si souvent les Poètes, & qui n'est que la Nature vue autrefois par Homère & défigurée par ses imitateurs, mais de la Nature telle que

M. de Haller lui-même l'avoit observée, lorsque gravissant sur les rochers & à travers les glaces éternelles des Alpes, il cherchoit à lui arracher ses secrets; des Poèmes où il sonde les profondeurs des questions les plus abstraites & les plus insolubles de la Métaphysique & de la Morale; des Épîtres où il peint les douceurs de l'amitié & de la vie pastorale, les plaisirs attachés à la simplicité des mœurs, les charmes des vertus douces & tranquilles, & le bonheur qui suit les sacrifices que commandent les vertus fortes & austères: telles sont les Poésies de M. de Haller. En répandant sur la corruption des mœurs le ridicule & le mépris, il peint l'hypocrisie de couleurs plus odieuses; il chante les bienfaits de la Religion, qui apprend aux hommes à s'aimer ou du moins à se souffrir les uns les autres, & il s'élève contre les crimes de l'intolérance avec cette horreur toujours d'autant plus forte dans les âmes vertueuses, qu'elles sont plus sincèrement attachées à la Religion: on croiroit entendre à la fois Fénelon, célébrer les délices de l'Amour Divin, & l'Auteur de la Henriade tonner contre le Fanatisme.

Les Poèmes de M. de Haller furent bientôt traduits en François; les Nations européennes virent avec étonnement la Poésie allemande, inconnue jusqu'alors, lui offrir des chefs-d'œuvres dignes d'exciter la jalousie des Peuples, qui depuis plusieurs siècles se disputoient l'empire des Lettres: heureuse d'être née plus tard, elle réunissoit dès ses premiers pas, cette profondeur de Philosophie qui caractérise les siècles éclairés, & ces richesses d'imagination, apanage heureux des premiers âges de la Poésie? Peut-être même (qu'il nous soit permis de hasarder ici cette remarque), peut-être la Littérature allemande dut-elle la prompte justice que lui ont rendue les Nations étrangères, & M. de Haller une partie de ses succès comme Poète, à la réputation qu'il avoit acquise comme Physicien. Les Gens de Lettres apprirent avec surprise que l'Auteur de ces Poésies si douces & si aimables, étoit un Médecin qui passoit sa vie au milieu des cadavres, occupé de chercher les ressorts les plus secrets de l'organisation

& de la vie; & les Savans virent avec complaisance, que quelques instans de loisir où M. de Haller s'étoit livré à son goût pour les Vers, lui avoient mérité une place parmi les premiers Poëtes de sa Nation. Quelques Critiques, trop sévères peut-être, ont reproché à ses Poësies une imitation quelquefois trop marquée du style Oriental: ce style imposant & sublime plaît dans les Auteurs originaux, parce qu'il y paroît l'expression naturelle des idées du Poëte, qu'il pique par la singularité même, en nous transportant dans ces époques de la Nature forte, mais sauvage, que l'on aime à se retracer; mais ce même style blesse souvent dans les imitateurs, parce qu'il semble que les Modernes, si différens des anciens Peuples par leurs mœurs ou leurs opinions, ne doivent avoir ni les mêmes idées, ni la même manière de les rendre: on soupçonne alors que ces imitations Orientales pourroient bien n'être qu'un effet de l'Art du Poëte, occupé de déguiser sous des tournures extraordinaires des idées qui, sans cet appareil étranger, n'eussent été que des idées très-communes. Personne n'avoit moins besoin d'une telle ressource que M. de Haller, & ce style (s'il est vrai qu'il en ait abusé dans ses Poësies), a plus servi à cacher des beautés qu'à voiler des défauts.

En 1734, la République de Berne établit un Amphithéâtre public, où il enseigna l'Anatomie; il fut, malgré sa jeunesse, nommé Médecin d'un Hôpital; enfin, on lui confia le soin de mettre en ordre la Bibliothèque publique & le Cabinet des Médailles: dans la première année qu'il fut chargé de ce travail, il dressa un Catalogue raisonné de tous les Livres de la Bibliothèque; il discuta & rangea suivant leur ordre chronologique, cinq mille Médailles anciennes.

Cependant il devoit bientôt quitter sa Patrie: George II, Roi d'Angleterre & Electeur d'Hanovre, qui vouloit faire fleurir l'Université de Gottingue, y appella M. de Haller, & créa pour lui une Chaire d'Anatomie, de Botanique & de Chirurgie. Aucun grand Ouvrage n'avoit pourtant encore illustré le nom de Haller; mais les Dissertations qu'il avoit publiées

annonçoient aux Anatomistes un homme supérieur : ceux qui étoient alors les plus célèbres, voyoient en lui un Savant qui pourroit un jour prétendre à la première place, mais qui ne leur disputoit point encore celle qu'ils occupoient. Il se trouvoit en ce moment dans cette heureuse position, où le mérite peut espérer une indulgence qu'il n'éprouve qu'une fois, & même qu'il n'éprouve pas toujours ; où un Savant qui a fait assez pour mériter l'estime, & pas assez pour exciter la jalousie, ne reçoit de toutes parts que des marques de bienveillance : heureux si dans une autre époque il peut seulement obtenir de la justice ! M. de Haller se rendit aux invitations du Roi d'Angleterre : il lui en coûta d'abandonner sa Patrie ; de renoncer au titre ou plutôt à la jouissance des droits de Citoyen libre ; d'arracher une jeune épouse qu'il aimoit, à sa famille & à son pays ; mais ce sacrifice étoit nécessaire : il ne pouvoit espérer à Berne d'assez grands avantages pour assurer la fortune de ses enfans. Son âge l'éloignoit encore pour long-temps des places qu'il pouvoit se flatter d'obtenir dans le Gouvernement : il s'étoit aperçu qu'on se souvenoit à Berne qu'il avoit montré du talent pour la Poësie satyrique, & quoiqu'il eût brûlé ses Satyres, ses ennemis & ses rivaux ne les avoient pas oubliées. C'étoit assez qu'on lui en connût le talent, pour qu'il inspirât de l'ombrage dans une Aristocratie, tant la Satyre est redoutée dans ces Constitutions où la plus grande force du Gouvernement réside dans l'opinion que les Citoyens ont de sa sagesse ; où les Chefs ne sont sûrs de régner sans trouble, qu'autant qu'ils savent cacher au Peuple qu'ils sont ses Maîtres, & lui persuader qu'ils ne sont que ses Magistrats ! D'ailleurs, ces Chefs, presque toujours assez sages pour affecter une modestie qui assure leur puissance en la rendant moins odieuse, distingués des Citoyens par leurs prérogatives, mais confondus avec eux dans la vie privée, n'ont ni ces titres, ni cette pompe, ni ces respects extérieurs, qui ne préservent pas les Grands des Monarchies de sentir les traits du ridicule, mais qui les empêchent d'en être humiliés.

M. de Haller voyoit qu'en renonçant pour quelque temps

à sa Patrie, en acceptant un emploi qui assuroit l'état de sa famille, qui lui laissoit une liberté entière de suivre ses études & lui offroit plus d'occasions de multiplier ses expériences & les découvertes, il n'abandonnoit cette patrie que pour se rendre plus capable de la servir, de contribuer à la gloire, & pour y revenir un jour plus utile & plus considéré. Une autre raison pouvoit contribuer à lui faire quitter Berne, la difficulté d'y trouver des cadavres : l'histoire des contradictions que les Anatomistes ont éprouvées à cet égard depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ne seroit pas une des moindres preuves de cette singulière **inconséquence de l'homme**, qui **passionné pour son bonheur, en néglige les moyens** avec tant d'indifférence, ou même leur oppose les plus grands obstacles, comme si le genre humain trompé par des hommes intéressés à prolonger son ignorance & son malheur, s'étoit entendu avec eux pour former une ligue contre ses propres intérêts.

Les dix-sept années que M. de Haller passa à Gottingue furent celles de ses grands travaux, & c'est pendant cette époque qu'il a rassemblé ses titres à la gloire : le détail de toutes ses recherches, la simple liste de ses **Ouvrages** passeroient les bornes de cet Éloge, & nous serons obligés de rejeter ce qui auroit pu être l'ornement & la gloire de tout autre, pour ne nous arrêter qu'aux grands ouvrages qui doivent immortaliser le nom de Haller.

Il avoit choisi pour l'objet principal de ses études la Physiologie, cette partie de la Médecine qui, pénétrant dans la structure intime des parties du corps, y cherche par quelles loix l'homme se forme, se développe, croit, vit, reproduit son semblable, dépérit & meurt; comment chaque organe exécute les mouvemens qui lui sont propres, & remplit les fonctions auxquelles il est destiné; par quels moyens les organes, que l'exercice même de leurs fonctions tend continuellement à détruire, peuvent se réparer par la nourriture & le sommeil; par quel mécanisme une force dont le principe nous est inconnu, tantôt exécute au gré de la volonté des actions nécessaires à la conservation ou au bonheur de l'homme,

tantôt produit indépendamment de la volonté des opérations essentielles à son existence; comment les changemens dans les organes sont tantôt la cause, tantôt l'effet du désordre des fonctions vitales; quels rapports existent entre l'altération de ces fonctions & le vice des parties qui les exécutent; comment enfin les remèdes de toute espèce peuvent, en agissant sur ces organes, rétablir l'ordre dans l'économie animale.

M. de Haller n'ignoroit pas que long-temps livrée à l'esprit de système, cette Science étoit devenue suspecte aux Physiciens philosophes; mais il se propoisoit précisément de détruire ces préventions: il espéroit faire de la Physiologie une Science aussi certaine qu'aucune autre Science physique; une Science où les Philosophes pourroient apprendre à connoître l'homme, où les Médecins trouveroient une base sur laquelle ils pussent s'appuyer dans la pratique. Pour cela, il falloit chercher à établir les fondemens de la Physiologie sur une anatomie exacte de l'homme, & sur l'anatomie des animaux qui nous a si souvent révélé sur l'économie animale de l'espèce humaine, des secrets que l'étude de l'homme lui-même ne nous eût pas découverts: il falloit bannir de la Physiologie, & cette métaphysique qui dans toutes les Sciences a servi long-temps à cacher une ignorance réelle sous des mots scientifiques, & ces théories ou mathématiques ou chimiques, rejetées des Mathématiciens & des Chimistes, & toujours employées avec d'autant plus de confiance, ou adoptées avec d'autant plus de respect, que les Maîtres ou les Disciples ignoroient davantage les Mathématiques & la Chimie. Il falloit substituer à tous ces systèmes des faits généraux, constatés par l'observation & l'expérience; avoir la sagesse de s'arrêter à ces faits, de contenter à en ignorer les causes, & savoir que dans toutes les Sciences, il existe des bornes au-delà desquelles il est douteux que l'esprit humain puisse jamais pénétrer, mais que sûrement il ne peut franchir qu'à l'aide du temps & d'une longue suite de travaux.

Tel est le plan que M. de Haller avoit formé: il l'a suivi avec tant d'activité & de succès, que s'il s'est montré dans

ses autres Ouvrages comme un Physicien exact & profond, il a été vraiment créateur dans la Physiologie, & que de son vivant même, ses contemporains & ses rivaux l'ont placé au premier rang des Auteurs classiques. Mais ce ne fut qu'après avoir, dans une nombreuse suite de Mémoires, examiné des questions difficiles & importantes sur la respiration, sur la circulation du sang, sur la génération, sur la formation des os, qu'enfin il se crut en état d'embrasser la Physiologie dans toute son étendue; encore la première Édition portoit-elle le titre modeste d'une simple esquisse, & ce n'a été qu'après plus de trente ans de travail & de recherches immenses, qu'il a cru pouvoir donner à son Ouvrage le titre qu'il méritoit.

Toutes les parties du corps humain y sont décrites; leurs fonctions véritables y sont expliquées: on y examine les opinions ou célèbres, ou du moins avancées par des Auteurs célèbres, qui ont attribué aux mêmes parties différens usages: M. de Haller ne décide pas toujours entre ces opinions, quelquefois même il montre qu'il faut les rejeter toutes. Rien de ce qui étoit important dans les Ouvrages publiés avant lui n'avoit échappé à ses lectures, & presque par-tout il ajoute aux connoissances qu'il a puisées dans les Livres, des observations qui lui sont propres.

Nous n'entrerons point dans le détail immense des erreurs que M. de Haller a détruites dans la Physiologie; des faits nouveaux qu'il y a contignés; des vues ingénieuses ou profondes qu'il y a répandues; des doutes qu'il a éclaircis; des théories qu'il a perfectionnées ou rectifiées; il faudroit copier presque tout son Ouvrage: nous ne parlerons que des objets sur lesquels il a tiré presque tout de son propre fonds, la génération, la formation des os & l'irritabilité.

Ce fut sur les Oiseaux que M. de Haller fit ses nombreuses expériences, qui ont la génération pour objet: la facilité de pouvoir examiner les œufs dans tous les temps, & presque à toutes les heures de l'incubation, lui offroit des avantages qu'il n'eût pas trouvés, en faisant les mêmes recherches sur d'autres genres d'animaux. Il suivit la formation du poulet,
depuis

depuis l'instant où l'on aperçoit dans l'œuf une première apparence de changement, jusqu'à celui où l'animal quitte l'œuf dans lequel il s'est formé: il vit, pour ainsi dire, les organes naître successivement sous ses yeux, acquérir de la vie & du mouvement; se transformer, se perfectionner, prendre entr'eux la disposition qu'ils doivent avoir dans l'animal; les artères, les veines se développer; enfin, il vit naître un poulet par l'accroissement & le développement d'un petit corps oblong & blanc, à quelque distance duquel on voit battre & se mouvoir une petite lame allongée, qui en paroît absolument séparée. Les vaisseaux du poulet naissant se confondent avec ceux du jaune de l'œuf, & forment avec eux un tout continu; & comme ces vaisseaux du jaune s'observent dans les œufs non fécondés, M. de Haller crut pouvoir en conclure que le poulet existe tout formé dans l'œuf avant la fécondation: il ne douta point que le fœtus ne fût également tout formé dans les femelles des animaux vivipares, & il regarda cette observation comme une preuve concluante en faveur du système du développement successif des germes: peut-être cependant ne l'eut-il regardée que comme une simple probabilité; peut-être ne se fût-il pas écarté en ce seul point de cette sagesse, qui le rendoit inaccessible à l'esprit de système, si des raisons d'un autre ordre ne lui eussent inspiré une pente secrète pour cette opinion du développement des germes.

Il croyoit que la production d'un animal, par des forces purement mécaniques, pouvoit détruire une des preuves du dogme de la Providence. Mais ne suffit-il pas à ceux qui cherchent dans la Nature des preuves de ce dogme, que les phénomènes soient réglés par des loix certaines, quelles que soient ces loix? La cristallisation d'un sel toujours assujetti à prendre une même forme, n'est-elle pas un phénomène aussi admirable que la génération constante des animaux? Enfin, les loix qui agissent sur la matière, étant également constantes, & les phénomènes qui en résultent offrant toujours la même régularité, quelque système qu'on emploie pour les expliquer, n'est-ce pas dans la sagesse ou dans la bonté qu'annoncent

l'ensemble de ces phénomènes, & non dans la nature des forces qui les produisent, qu'il faut chercher des preuves de l'existence d'un Etre suprême?

Il doit paroître d'autant plus singulier que M. de Haller ait pu croire la Religion ou la Morale intéressée dans les opinions des Philosophes sur la formation des êtres organisés, qu'il avoit combattu dans ses Dissertations sur les Monstres, les mêmes raisonnemens métaphysiques qu'il a employés depuis en faveur du développement des germes; & qu'il avoit éprouvé lui-même, comme nous le dirons bientôt, que le repos d'un Physicien peut être troublé par ces inculpations qu'on se permet souvent avec tant de légèreté.

Dans les expériences sur l'ossification, M. de Haller suivit les progrès de l'accroissement & de la solidité des os dans les animaux que renferment les œufs; ensuite, il examina les progrès de la formation du calus dans les os des animaux adultes. Il crut avoir découvert dans ses expériences, que les os ne sont d'abord qu'une gelée peu consistante, mais déjà organisée & fournie de vaisseaux d'abord insensibles à la vue, parce qu'ils sont transparens & remplis d'une liqueur non-colorée: cette gelée prend ensuite une consistance plus solide; les vaisseaux deviennent visibles; elle s'ossifie enfin par le dépôt d'une matière terreuse qu'abandonne le sang des artères qui la traversent: selon lui, le périoste ne contribue en rien à l'ossification, parce que cette membrane a une organisation toute différente de celle des os, qu'il y a des os qui en sont privés, que souvent des calus ou des productions osseuses recouvrent le périoste; & qu'enfin dans l'animal naissant, à l'instant où les os prennent leur consistance, ils n'ont aucune adhérence avec le périoste.

Ces idées de M. de Haller sont contraires à celles de M. Duhamel, qui explique la formation des os par l'ossification successive des lames du périoste: à la vérité, quelques-unes des expériences de M. de Haller paroissent difficiles à expliquer, si on adopte l'opinion de M. Duhamel; mais il n'est pas moins difficile d'expliquer dans le système de M. de Haller

la formation des lames osseuses, & sur-tout les couches alternativement rouges & blanches qu'on observe dans les os des animaux nourris, tantôt avec leurs alimens ordinaires, tantôt avec ces alimens mêlés de garance : aussi ces deux opinions, toutes deux fondées sur des expériences, toutes deux avancées par des Physiciens bien connus par leur aversion pour les idées systématiques, ont partagé & partagent encore les Physiologistes.

M. de Haller entendoit par irritabilité, cette propriété qu'ont certaines parties des corps vivans de se contracter lorsqu'on les blesse ou même lorsqu'on les touche, indépendamment de la volonté de l'animal soumis à l'expérience & sans qu'il éprouve de douleur : propriété que les Plantes semblent partager, & qui, distincte de la sensibilité, n'appartient point aux mêmes organes. Il prouva que l'irritabilité réside exclusivement dans la fibre musculaire & la sensibilité dans les nerfs ; il démontra comment dans les différentes parties du corps presque toutes mêlées de muscles ou de nerfs, la sensibilité qu'elles font paroître n'appartient qu'à leurs nerfs & leur irritabilité à leurs muscles ; que les parties destituées de muscles ne sont pas irritables ; que les parties destituées de nerfs ne sont pas sensibles ; qu'en coupant les nerfs qui joignent une partie au cerveau, elle perd sa sensibilité sans cesser d'être irritable : le nerf séparé du cerveau devient incapable de se contracter ; il ne conserve une apparence de mouvement que parce qu'il peut servir comme un corps étranger à exciter l'irritabilité dans le muscle qui lui est attaché. Au contraire, le muscle séparé du corps vivant conserve encore des signes d'irritabilité ; mais la force de cette irritabilité est affoiblie ; elle cesse au bout d'un temps très-court. Ainsi, il ne faut pas la confondre avec l'élasticité, propriété purement mécanique, comme on ne doit pas confondre avec les mouvemens que produit l'irritabilité, ces changemens purement chimiques que l'application des caustiques fait éprouver à toutes les parties molles des corps organisés.

L'Ouvrage où M. Haller publia ces découvertes fut l'époque

d'une révolution dans l'Anatomie : on apprit qu'il existoit dans les corps vivans une force particulière qu'on pouvoit regarder comme le principe immédiat de leurs mouvemens, comme la puissance qui, répandue dans les organes, fait exercer à chacun la fonction qui lui est propre ; la Physiologie, trop long-temps appuyée sur des idées métaphysiques & incertaines, put enfin avoir pour base un fait général & prouvé par l'expérience.

Les Anatomistes s'empresèrent de s'occuper de l'irritabilité, pour confirmer les vues de M. de Haller ou pour les combattre.

On commença, suivant l'usage, par soutenir que ces prétendues découvertes étoient fausses, & on finit par dire qu'elles étoient connues long-temps auparavant : M. de Haller répondit à ces objections avec la noble simplicité d'un homme qui sent le mérite de ses travaux, & qui ne veut que la gloire qu'il a méritée. Il opposa à ceux qui contesstoient ses découvertes, des expériences qui les confirmoient ; il répondit aux autres par une histoire détaillée de tout ce que les Anatomistes avoient écrit sur l'irritabilité ; il montra que plusieurs l'avoient observée, mais que personne n'avoit ni décrit les phénomènes de l'irritabilité avec exactitude ; ni démêlé que la fibre musculaire est la seule partie qui en soit douée essentiellement, & que les organes n'en sont susceptibles qu'en raison des fibres musculaires qui entrent dans leur composition ; ni démontré que la sensibilité & l'irritabilité diffèrent par leur nature, & appartiennent à des parties différentes : cette franchise augmenta la gloire de M. de Haller au lieu de la diminuer.

On sent combien il est aisé de se tromper dans des expériences de ce genre, de causer, en touchant par mégarde une partie sensible, une douleur & de l'attribuer à la partie insensible qu'on examine ; de rapporter à l'irritabilité ou à la sensibilité propre d'une partie les phénomènes que produit l'irritabilité des muscles qui y sont attachés, ou la sensibilité de ses nerfs ; de prendre pour un effet de l'irritabilité l'effet d'un caustique ou

celui de l'élasticité: aussi M. de Haller avouoit-il lui-même qu'il s'étoit trompé plusieurs fois; il prit même pour devise à la tête d'un de ses Ouvrages, une bouffole avec ces mots: *fidem non abstulit error*. Cet aveu suffit pour justifier à la fois, & les Hommes célèbres qui l'ont combattu, & la juste confiance qu'il avoit dans le dernier résultat de ses travaux.

Ses expériences n'avoient pu être faites sans assujettir un grand nombre d'animaux à des douleurs cruelles, & c'eût été acheter bien cher une vérité inutile: M. de Haller le sentoit. Sa pitié pour les victimes de ses recherches, se montre souvent dans le compte qu'il en rend: on voit que poussé par une sorte de remords, il ne manque aucune occasion d'insister sur l'utilité que le genre humain peut retirer de ces expériences; on voit même qu'il eût voulu croire que ces animaux ne souffroient point, & qu'il eût désiré n'être pas obligé de renoncer à l'opinion de Descartes: il pensoit que le desir de connoître une vérité stérile, ou l'amour de la gloire, ne pouvoient donner le droit de faire périr dans les tourmens des êtres sensibles, & que s'il y a peut-être de l'orgueil à les croire formés pour nos besoins, il est absurde & cruel à la fois d'imaginer qu'ils sont destinés à être le jouet de notre curiosité ou de notre vanité.

Ces découvertes sur l'irritabilité furent pour M. de Haller l'occasion d'un chagrin très-vif: Lametrie fit de cette propriété de la matière animée, le fondement d'un système de matérialisme, & il trouva plaisant de dédier son livre à M. de Haller, & de dire que c'étoit à lui qu'il devoit la connoissance des grandes vérités que ce Livre contenoit. M. de Haller étoit sincèrement attaché dès l'enfance à sa Religion; il regarda comme une insulte grave cette plaisanterie de Lametrie, & vit avec horreur qu'on le dénonçoit à l'Europe comme un fauteur du Matérialisme ou du moins comme l'inventeur des principes qui y servoient de base; le respect qu'il avoit témoigné constamment pour le Christianisme dans tous ses Ouvrages, sa vie si conforme aux préceptes de l'Évangile ne le rassurèrent point contre cette accusation; il s'en

plaignit amèrement: Lametrie soutint le même ton dans ses réponses, & M. de Haller étoit prêt à publier une réfutation très-sérieuse & très-longue de ces réponses lorsqu'il apprit à la fois la mort de son adversaire, & que, trompé par un excès de délicatesse louable sans doute, lui seul avoit été la dupe du ton plaisamment sérieux que Lametrie avoit pris.

Chargé d'enseigner la Botanique à Gottingue, M. de Haller dressa un Catalogue du Jardin des Plantes de cette ville, & c'est-là principalement qu'il a développé son système de Botanique: M. Linnæus avoit choisi pour fondement du sien des caractères tirés du nombre des parties sexuelles des plantes; M. de Jussieu paroïssoit préférer les caractères que donne la situation de ces mêmes parties; M. de Haller imagina de choisir pour fondement d'un nouveau système le rapport qu'ont entre eux le nombre des étamines, & celui des pétales & dans les plantes monopétales le nombre des étamines & celui des divisions du calice: ce rapport lui paroïssoit plus constant que le nombre absolu des mêmes parties, & lui fournissoit un plus grand nombre de divisions, que celles qu'on peut déduire de leur position respective, mais il ne se borna pas à son système, & ne s'assujettit point à le suivre à la rigueur; les systèmes de Tournefort & de Linnæus, l'ordre de M. de Jussieu lui fournissent souvent des divisions. Persuadé de la nécessité de chercher un ordre naturel de ranger les plantes, & ne regardant les systèmes que comme des moyens de rendre l'étude de la Botanique moins pénible, il paroît regarder le mérite d'être facile comme le premier de tous pour un système artificiel; il croit qu'on peut sacrifier à cette facilité l'unité du système, & le mérite de la régularité & de l'ensemble. Peu de Botanistes ont suivi le système de M. de Haller; mais tous ont admiré dans sa Description des Plantes qu'il avoit observées sur les plus hautes parties des Alpes, l'exactitude & la belle exécution des Planches qui ornent cet Ouvrage, les profondes connoissances de l'Auteur, & sur-tout la patience infatigable, l'activité & le courage qui lui avoient fait surmonter les difficultés & les dangers d'une telle entreprise.

Tels ont été les principaux travaux de M. de Haller comme Physicien; mais nous n'avons pas encore parlé de toutes les obligations que les Sciences ont eues à cet Homme illustre. En lisant une foule de Livres sur toutes les parties de la Médecine, il sentit combien il se seroit épargné de peines & de dégoûts s'il eût trouvé réunis dans une espèce de Catalogue, la liste de ces Livres, une indication précise de leur objet, les choses nouvelles qu'ils renferment, & même un jugement sur le degré de confiance que méritent, ou les Auteurs ou les Ouvrages. Il voulut épargner aux autres la peine inutile qu'il avoit été obligé de prendre, & forma le projet de quatre Bibliothèques, d'Anatomie, de Botanique, de Chirurgie & de Médecine-pratique. Il publia son premier essai en ce genre dans un Commentaire sur la méthode d'étudier la Médecine de Boërhaave: c'est-là que pour épargner à ses Lecteurs l'ennui d'une longue liste de jugemens sur un grand nombre d'Auteurs, jugemens dans lesquels il eût été difficile à la longue d'éviter la monotonie ou l'affectation, il avoit imaginé de distinguer par un nombre d'étoiles plus ou moins grand le degré du mérite de ces Auteurs. Il embrassoit dans cette liste même les Auteurs vivans. On se doute bien que peu de Savans furent contents du nombre de leurs astérisques: nous ne savons pas jusqu'à quel point la franchise de M. de Haller a multiplié ses adversaires & ses critiques; mais pour qu'un homme qui s'étoit chargé du devoir de juger ses contemporains & qui étoit incapable de les flatter, ait joui presque sans contestation de la renommée la plus brillante, il falloit qu'il eût un mérite bien rare: & si jamais la grande réputation d'un Savant a été une preuve incontestable de la supériorité de ses talens, c'est sans doute dans une circonstance où tant d'hommes étoient intéressés à diminuer l'autorité de ses décisions. M. de Haller risquoit dans ce moment sa considération & son repos: il le savoit & il n'hésita point: il ne s'agissoit pas dans ces jugemens de distribuer la gloire avec une équité plus ou moins scrupuleuse entre des hommes occupés d'études frivoles, mais de décider quels guides

devoient choisir de préférence des jeunes gens qui alloient embrasser une profession où ils auroient à prononcer sur la vie de leurs semblables, & M. de Haller crut que c'étoit une de ces circonstances où le courage de s'exposer à la haine en blessant l'amour-propre, peut devenir une vertu.

Il falloit pour composer ces quatre Bibliothèques, non-seulement qu'il eût extrait des Livres qu'il avoit lus tout ce qu'ils contenoient d'utile, mais encore qu'il fût renfermer en peu de mots la substance d'un Ouvrage, le caractériser à la fois & l'apprécier en quelques lignes: ce talent suppose une grande justesse & une grande netteté d'esprit; l'Art de trouver le mot propre & de savoir choisir les tours qui n'obligent pas à employer des mots inutiles.

Nous avons rassemblé ici cette courte esquisse de ses travaux, quoique plusieurs n'aient été finis & publiés que depuis son départ de Gottingue; parce que c'est à Gottingue qu'il en rassembla les matériaux & qu'il en forma le plan, & que les dix-sept années qu'il y passa furent les seules de sa vie qui aient appartenu aux Sciences sans distraction.

M. de Haller savoit que si c'est le génie qui seul dans les Sciences fait les grandes découvertes, ce sont les Sociétés savantes, les Établissmens d'instruction publique qui éclaircissent ces découvertes, les répandent & les perfectionnent: il n'employa son crédit auprès du Roi d'Angleterre, que pour obtenir de lui des Établissmens utiles à la ville de Gottingue; telles furent l'institution d'une École de Chirurgie; celle d'une Académie des Sciences; d'un Hôpital pour les femmes grosses, où l'on enseignoit l'Art des accouchemens; d'un Cabinet de pièces anatomiques préparées, moyen particulier à cette Science de fixer les phénomènes que l'œil de l'Anatomiste a une fois aperçus, & de mettre sous les yeux d'une manière durable, non la simple exposition des découvertes, mais les découvertes elles-mêmes & leurs résultats; enfin une École de Dessinateurs que l'on instruit à rendre avec exactitude & avec vérité tous les objets de l'Histoire naturelle, institution qui est encore unique, tandis que

que les Écoles de Peinture se sont tant multipliées. Cependant on est sûr, par ce moyen, de se procurer des Dessinateurs utiles aux progrès des Sciences, au lieu qu'il peut être douteux que les Ecoles de Peinture soient aussi utiles pour former de grands Peintres. L'objet que se proposoit M. de Haller est peu brillant, mais il étoit du moins assuré de le remplir : c'est un avantage que les Établissmens destinés à répandre les Sciences, nous paroissent avoir en général sur ceux qui tendent à faire fleurir les Arts de l'imagination. Dans les Sciences d'observation & de calcul, on contribue nécessairement à leurs progrès en multipliant le nombre de ceux qui les cultivent, parce que les progrès successifs de ces Sciences peuvent être le résultat des travaux combinés d'un grand nombre d'hommes; les Arts de l'imagination au contraire, où chaque Ouvrage est nécessairement le fruit du travail d'un seul homme, ne doivent être cultivés que par les esprits capables de produire de grandes choses. Dans les Sciences dont la pratique est utile, souvent même nécessaire, on ne peut trop étendre les lumières, parce qu'il importe que tous les Praticiens soient éclairés; dans les Arts d'imagination, tout ce qui n'est pas neuf ou brillant est inutile, & la multiplication des Ouvrages médiocres corrompt le goût au lieu de le former. Dans les Sciences, un enseignement méthodique & régulier est d'une utilité certaine; il n'est question que d'exposer une suite de faits ou de vérités, d'en développer les preuves par des calculs ou des expériences, genres de preuves soumis à une marche exacte & déterminée: on peut avoir autant de Maîtres qu'il y a d'hommes qui réunissent un esprit juste à des connoissances étendues, & plus un Maître a de talens & de lumières, plus il est bon. Dans les Arts au contraire, il n'y a d'autres études vraiment utiles que la méditation des grands modèles; & pour chaque Élève peut-être les leçons d'un Maître que lui-même se seroit choisi. Tandis que M. de Haller publioit tant d'Ouvrages, veilloit sur tant d'Établissmens, professoit à la fois presque toutes les parties de la Médecine; tandis qu'il remplissoit les Mémoires de l'Académie de Gottingue & des

Académies dont il étoit Membre, des détails de ses expériences & de ses recherches, les Journaux de la même ville étoient pleins d'articles où il rendoit compte des Ouvrages importans publiés par toute l'Europe, en homme digne de les juger, & quelquefois de les corriger & d'y ajouter. Il faisoit traduire en Allemand les meilleurs Livres étrangers & les ornoit de Préfaces, qui souvent elles-mêmes étoient de véritables Ouvrages.

Tant de services rendus à la ville de Gottingue, méritoient les récompenses du Souverain, qui voyoit réussir au-delà de ses espérances ses projets pour rendre cette ville florissante & peuplée : M. de Haller, de toutes les grâces qui lui furent offertes, accepta uniquement la qualité de Noble de l'Empire, que le Roi d'Angleterre avoit obtenue pour lui de la Chancellerie Impériale; cette décoration pouvoit être utile à la famille si elle restoit à Gottingue, mais ne pouvoit illustrer un Citoyen né dans une République où le titre de Noble est inutile, & dans laquelle au lieu de la Noblesse telle qu'on la connoît dans les Monarchies de l'Europe, les familles puissantes ont obtenu des prérogatives héréditaires plus réelles : aussi M. de Haller refusa-t-il constamment le titre de Baron qui n'auroit pu flatter que sa vanité & qui peut-être lui eût fait un tort réel dans sa République, où ces titres étrangers sont en même temps dédaignés & regardés avec jalousie comme une distinction odieuse.

Pendant son séjour à Gottingue, il avoit réuni tous les avantages qu'il pouvoit desirer, la considération publique, les marques d'estime des Savans étrangers, le succès de ses Établisssemens pour les Sciences, le plaisir de faire des découvertes utiles, & la gloire que ses travaux lui méritoient; mais des malheurs domestiques avoient troublé sa vie: une femme chérie lui fut enlevée un mois seulement après son arrivée; elle mourut d'une fausse-couche causée par une chute qu'elle avoit faite en suivant son mari à Gottingue, & toutes les circonstances qui pouvoient rendre cette perte plus amère s'étant réunies pour accabler M. de Haller, il adoucit ses douleurs

en peignant dans des Vers remplis d'une mélancolie douce & profonde, les vertus & les grâces de celle qu'il pleuroit. Une seconde femme qu'il épousa deux ans après, mourut au bout de quelques mois de mariage, & il la célébra dans de nouveaux Vers; alors on cessa presque de le plaindre; on trouva qu'il se consolait trop facilement & trop vite, tant nous sommes difficiles & sévères pour la sensibilité d'autrui, ne fût-ce que pour donner une bonne idée de la nôtre ! Cependant M. de Haller ne s'est trouvé peut-être inférieur en délicatesse à ceux qui le condamnoient le plus amèrement, que pour avoir cherché des consolations publiques & légitimes. Un troisième mariage qu'il contracta, fut moins malheureux, mais on le condamna encore; il sembloit qu'on lui eût pardonné plus aisément trois maîtresses que trois femmes. Nous ne sommes pas surpris qu'on ait jugé M. de Haller avec plus de sévérité qu'un homme ordinaire; mais pourquoi lui envier ces douces & innocentes dissipations de la vie domestique, lorsque son austerité & son ardeur pour l'étude lui avoient interdit toutes les autres ? Pourquoi ne pas songer à tout ce que les Sciences auroient perdu si M. de Haller ne se fût point consolé ?

Après dix-sept ans d'absence, il revint enfin dans sa Patrie en 1753; son éloignement avoit produit l'effet qu'il en devoit attendre; ce même homme qu'on avoit paru craindre dans son pays, ne l'eut pas plutôt quitté qu'il en fut regardé comme l'honneur & la gloire. Dans un voyage qu'il fit à Berne en 1745, il fut élu Membre du Conseil Souverain: ce titre le rendoit capable de remplir plusieurs des places de l'Administration. Il lui en échut une par le sort en 1753, car on suit à Berne cette manière de donner les Magistratures; elle peut d'abord paroître singulière, mais lorsque le sort ne prononce qu'entre des hommes que la voix de leurs Concitoyens a déjà choisis, & qu'elle a déclaré capables d'occuper les places, cette forme de scrutin a peut-être moins d'inconvéniens qu'une élection rarement exempte de séduction ou de brigues. C'est une des considérations les plus importantes dans

l'établissement d'une constitution politique de n'exiger des hommes qu'une vertu ordinaire, & de ne leur supposer qu'une méchanceté commune. Ainsi l'on ne doit pas espérer qu'en donnant leur suffrage pour remplir une Magistrature particulière, le plus grand nombre des Citoyens sacrifient à l'intérêt de la Patrie l'intérêt présent de leur fortune, de leur famille ou de leurs amis, & l'on peut croire qu'il sera moins dangereux de s'en rapporter au hasard qu'à l'ambition & à l'intrigue ; mais aussi ne doit-on pas craindre qu'en choisissant les Membres d'un Sénat, le grand nombre puisse être assez vicieux ou sache calculer assez profondément des projets d'ambition & de fortune, pour se croire intéressé à n'accorder le pouvoir qu'à des hommes incapables ou corrompus ; & l'on confie au zèle, à la probité des Citoyens, ce qu'il seroit imprudent d'abandonner au sort.

Nous allons maintenant considérer M. de Haller dans une nouvelle carrière, où l'on prétendoit jadis que les hommes livrés à l'étude ne devoient pas espérer de réussir : nous ne combattons pas ici par des raisons ce préjugé, qu'il seroit difficile de conserver dans le siècle qui a produit Haller & Franklin. Il est des parties de l'Administration qui, liées par leur nature aux Sciences physiques, semblent ne pouvoir être dirigées avec succès que par des hommes à qui ces Sciences ne soient point étrangères : le Gouvernement de Berne devoit donc s'applaudir de compter parmi ses Membres un Savant qui avoit étudié & même approfondi toutes les parties de la Physique ; aussi l'employa-t-on, sur-tout dans des commissions où il falloit que le Magistrat fût en même temps ou Physicien ou Philologue.

Il perfectionna l'administration des Salines, non pas comme on pourroit l'imaginer, en augmentant le revenu qu'elles produisoient au Gouvernement, mais en rendant leur exploitation moins onéreuse au Public : il ménagea les intérêts pécuniaires du Peuple en diminuant le prix de la denrée ; & (ce dont il est douloureux d'être obligé de faire un objet d'éloge) il veilla sur les intérêts de la santé en ne négligeant

aucun des moyens de rendre cette denrée plus pure & plus parfaite. Il donna ses soins à l'établissement d'une maison d'Orphelins où il falloit leur procurer une éducation saine qui conservât des Citoyens à l'État, une éducation bien dirigée qui ne lui donnât que des Citoyens utiles, enfin une éducation réglée avec cette économie rigoureuse, nécessaire dans un Gouvernement qui n'ayant pas le droit d'augmenter son revenu par des taxes, est dans l'heureuse impuissance de se permettre une dépense nouvelle, sans retrancher en même temps sur des dépenses moins nécessaires.

Il dressa le plan d'une Maison d'éducation, destinée aux fils des Citoyens opulens; ce plan avoit pour objet principal de former les hommes qui devoient un jour remplir les places de la République, & de leur apprendre non ce que les Grammairiens du XVI.^e siècle avoient cru qu'il falloit enseigner, mais ce que les Philosophes & les hommes d'État du XVIII.^e siècle peuvent croire utile à l'humanité.

M. de Haller savoit combien les Pasteurs dispersés dans les campagnes, peuvent y contribuer à la félicité du Peuple, lorsque leur fortune leur permet de joindre à leurs consolations des secours distribués avec sagesse; lorsque supérieurs au besoin qui inspire des passions basses & fait naître des vues étroites, ils peuvent réunir les lumières & la vertu, instruire & édifier; il sentoit sur-tout combien il importe que ces Pasteurs, destinés à conduire les autres & à les éclairer, ne soient pas dans la dépendance des hommes dont ils ont à combattre les préjugés & les vices, & qu'ils n'aient pas des intérêts qui les rendent les ennemis de ceux dont ils doivent être les consolateurs & les amis. **M. de Haller** détermina le gouvernement de Berne, à augmenter les appointemens du Clergé du pays de Vaud, & fut chargé de la distribution.

Il existe à Berne un Conseil de santé, occupé de veiller, & sur les abus qui peuvent intéresser la vie du Peuple, & sur les secours qui peuvent lui être nécessaires: il ne faut attendre du Peuple ni attention pour sa santé, ni prévoyance contre les maux extraordinaires; il semble sentir que la vie

est peu de chose pour lui, qu'elle est beaucoup pour les Maîtres, & qu'ainsi c'est à eux de s'occuper de sa conservation. On trouve des Tribunaux de cette espèce dans presque tous les pays où ceux qui gouvernent n'étant séparés du Peuple que par quelques degrés, peuvent craindre de partager les maux & les dangers; & ces Établissmens y sont d'autant plus nécessaires, que sans un Tribunal d'hommes éclairés, la peur feroit procrèire des nouveautés utiles ou consacrerait des préjugés dangereux, & souvent inspireroit dans ces Gouvernemens des précautions, ou tyranniques ou ridicules, presque toujours plus dangereuses que le mal qu'on voudroit déraciner.

Il est inutile sans doute d'observer qu'il ne s'agit pas ici d'un Tribunal uniquement composé de Médecins, car les Médecins peuvent avoir aussi des préjugés ou un intérêt différent des intérêts du Peuple; mais nous parlons d'un Tribunal de Magistrats éclairés sur la Médecine, & doués d'une Philosophie qui les élève au-dessus même des préjugés des Savans. On sent quelle influence M. de Haller devoit avoir dans un Conseil de santé: il employa l'autorité qu'il avoit dans ce Conseil, à faire une guerre assez vive à ces hommes connus en Suisse sous le nom de *Meiges*, qui surprennent la confiance du Peuple, à qui ils paroissent d'autant plus habiles qu'ils se vantent de n'avoir rien appris; que leurs raisonnemens, fondés sur des idées analogues aux idées populaires, semblent plus clairs & plus frappans à la multitude; qu'ils mêlent presque toujours à la Médecine des observations superstitieuses; qu'ils emploient des remèdes, tantôt simples, tantôt bizarres, & souvent des secrets que le hasard leur a révélés, ou qu'ils se vantent de devoir à une grâce particulière de la Providence, qu'ils annoncent même quelquefois un remède universel, ressource commode qui dispense le Médecin de toute étude, & rassure les malades contre les erreurs qu'il pourroit commettre.

M. de Haller eût voulu prévenir les accidens trop fréquens, que causent l'ignorance ou la coupable hardiesse de ces Charlatans, & les maux plus grands peut-être que produisent

les préjugés ridicules, introduits ou enracinés par eux dans l'esprit du peuple.

Mais il savoit combien l'on doit en même temps respecter le droit si naturel & la liberté si chère à l'homme qui souffre, de choisir celui à qui il veut demander des consolations & des secours. En effet, le seul moyen peut-être de préserver le Peuple des suites de sa confiance aux Charlatans, sans blesser cette justice éternelle & inflexible qui doit présider à toutes les loix, seroit de ne réprimer que la fourberie & de ne s'opposer à l'ignorance qu'en multipliant l'instruction & les lumières.

M. de Haller accoutumé à n'admettre aucune opinion sans avoir remonté à ses premiers principes, & à se rendre compte de toutes ses idées en les écrivant dans un ordre méthodique, n'avoit pu s'occuper long-temps d'Administration sans s'être formé un système régulier & complet d'économie politique : il le publia dans trois Ouvrages auxquels il donna la forme de Romans. Dans l'un, **Ufong, despote vertueux & sensible**, rend heureux un grand Peuple en faisant régner la justice & les mœurs. Dans le second, **le sage Alfred**, Souverain d'un pays où la Noblesse & le Peuple ont conservé des droits au Gouvernement, perfectionne les Loix, fait fleurir le Commerce, les Arts & les Sciences, tient l'équilibre d'une main juste & ferme entre les différens intérêts, & corrige les abus en respectant les formes établies. Le troisième est la peinture d'une Aristocratie : dans ces trois Ouvrages, on voit un Philosophe ami de l'humanité & de la vertu ; mais peut-être on peut leur reprocher aussi un défaut commun à tous trois : c'est de supposer dans ceux qui gouvernent des talens & des vertus au-dessus du commun des hommes. Il semble que dans les Gouvernemens où le hasard de la naissance dispose du pouvoir, l'objet d'une bonne politique seroit de chercher au contraire quelles doivent être les meilleures loix, en ne supposant à ceux qui commandent que des intentions droites, & ce degré de vertu, d'esprit, de lumières & de courage qu'on peut se flatter de trouver dans la plupart des hommes

qui ont reçu une éducation raisonnable. Il manque à ces Ouvrages une quatrième partie qui auroit dû renfermer le tableau d'une Démocratie parfaite, mais l'exécution de cette partie de son plan eût trop exposé M. de Haller à blesser l'esprit Aristocratique de Berne : les limites de ces États sont quelquefois si peu distinctes, le passage de l'un à l'autre est souvent si facile; enfin dans les Républiques Aristocratiques, où il y a presque toujours un parti populaire, l'impossibilité d'une Démocratie bien réglée est si généralement la seule raison publique que l'on oppose à ce parti, qu'il ne faut pas s'étonner si le Roman Démocratique qui sembloit devoir compléter les Œuvres politiques de M. de Haller n'a pas même été entrepris.

Les occupations auxquelles il se livroit comme Magistrat, ne l'enlevèrent pas tout entier à ses travaux physiques : ses expériences sur le poulet furent faites à Berne; il s'occupoit sans relâche à perfectionner & à compléter sa Physiologie; il mit en ordre ses Bibliothèques; il recueillit sous différens titres ses Ouvrages épars; il continua d'envoyer des Mémoires à presque toutes les Compagnies savantes, dont il étoit Membre : l'Académie des Sciences en a inséré plusieurs dans ses Recueils, & ces seuls Mémoires, dont nous ne rapporterons pas même ici les titres, auroient fourni assez de matériaux pour l'Éloge d'un autre que lui.

Enfin il remplit les Supplémens de l'Encyclopédie d'articles d'Anatomie, de Médecine & de Physiologie : il semble que cette étendue de connoissances, cette profondeur de pensées qui distinguent tous ses Ouvrages physiques, soient plus frappantes encore dans ces articles, où la nature de l'Ouvrage le forçoit de resserrer plus d'idées dans un plus petit espace, & l'on est étonné en même temps de la précision & même de l'élégance de son style; souvent on y trouve, comme dans quelques petits Ouvrages qu'il a écrits également en françois, une éloquence sévère & forte, jointe à une pureté de langage, à une propriété de termes qui seroient un mérite, quand même le françois auroit été sa langue naturelle,

naturelle, & qu'on ne peut assez admirer dans un Étranger : ainsi, par une singularité unique peut-être, il a été à la fois un grand Poète en allemand, & en françois un Écrivain de prose très-distingué.

M. de Haller étoit né avec un tempérament foible ; mais la tempérance l'avoit fortifié, l'excès du travail, le moins dangereux, le plus excusable de tous, & celui dont l'effet est le plus lent, n'altéra point ses forces ; la goutte fut la seule infirmité jusqu'à ses dernières années, qu'attaqué d'une maladie de vessie, il y succomba après des douleurs longues & cruelles. L'*opium* fut le seul remède qu'il y opposa : si ce remède abrégé ses jours, il en rendit la fin moins douloureuse ; M. de Haller fut même assez heureux pour que l'*opium*, qui semble n'adoucir les douleurs qu'en portant l'engourdissement & le trouble dans toutes nos facultés, lui laissât la faculté de travailler encore.

C'est au milieu de ses souffrances qu'il mit la dernière main à sa *Physiologie* : il imagina de dresser un Journal détaillé de sa maladie, qu'il envoya à l'Académie de Göttingue. A lumières égales, le malade lui-même doit être meilleur observateur que tout autre ; mais malheureusement il est rare qu'il conserve assez de sang-froid pour observer avec exactitude. M. de Haller sentit approcher la mort sans terreur, comme sans impatience, plein de confiance dans le Dieu qu'il avoit fidèlement servi, & prêt à lui rendre compte d'une vie employée toute entière à étudier la Nature, & à faire du bien aux hommes.

Il exigea d'un de ses amis, M. Rosselet son Médecin, de ne lui rien cacher de son état : son ami eut le courage de lui dire la vérité, & lui fixa l'automne de 1777, pour le terme de sa vie : M. de Haller l'entendit sans trouble, continua sa manière de vivre ordinaire, s'occupait lui-même dans ses derniers momens, de suivre les progrès du dépérissement de ses organes ; il se tâtoit le pouls de temps en temps ; *mon ami, l'artère ne bat plus*, dit-il tranquillement à M. Rosselet, & il expira. Il fut enlevé à sa Patrie, âgé de soixante-neuf

ans , le 12 Décembre 1777 , cinq semaines après M. de Jussieu ; & l'Humanité devoit bientôt avoir encore à pleurer quelques-uns de ces hommes rares , nés pour l'éclairer ou pour la défendre. Dans moins de huit mois , elle a perdu Jussieu , Haller , Linnæus , Voltaire & Rousseau ; & jamais une époque funeste aux Sciences & aux Lettres , n'a rassemblé , dans un si court espace , des pertes si grandes & si multipliées.

Peu de Savans sont nés avec une aussi grande facilité , & peu ont perdu moins d'instans que M. de Haller : il passoit sa vie dans sa Bibliothèque , entouré de ses Élèves , de ses amis , de ses Concitoyens , de ses enfans , de sa femme , à laquelle il avoit inspiré le goût des Sciences ; tous faisoient sous ses yeux des extraits de Livres , ou dessinoient des Plantes & des Animaux.

Son activité étoit si grande , qu'un jour qu'il s'étoit cassé le bras droit , il parut moins s'occuper des moyens de le guérir , que de ceux d'y suppléer ; & le Chirurgien qui le visita le lendemain , fut surpris de le trouver écrivant déjà assez bien de la main gauche : il ne lui avoit fallu qu'une nuit pour se procurer cette ressource , & il n'avoit pas attendu pour en faire usage , qu'il fût si elle lui deviendroit nécessaire.

M. de Haller avoit eu onze enfans , & vingt petits enfans : un de ses fils , **Membre du Conseil** souverain de Berne , marche sur ses traces , & s'occupe comme son père , de cultiver les Sciences & de servir son pays.

Sa place d'Associé-Étranger a été remplie par M. Tronchin , Disciple comme lui du célèbre Boërhaave.

